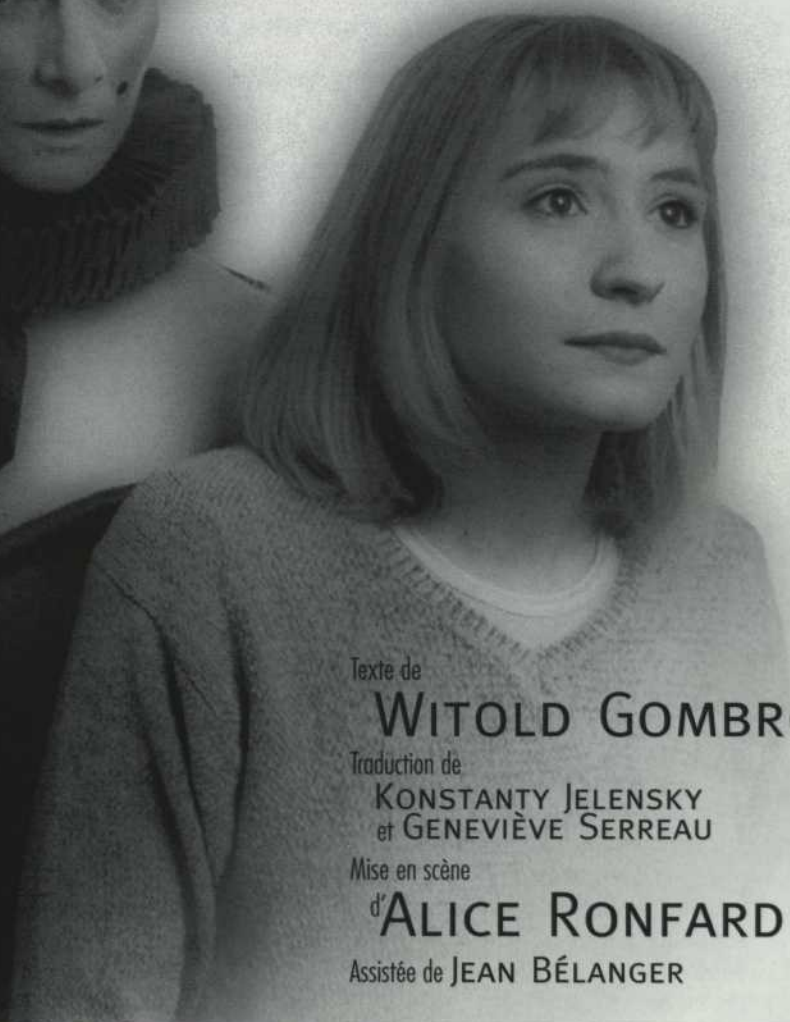
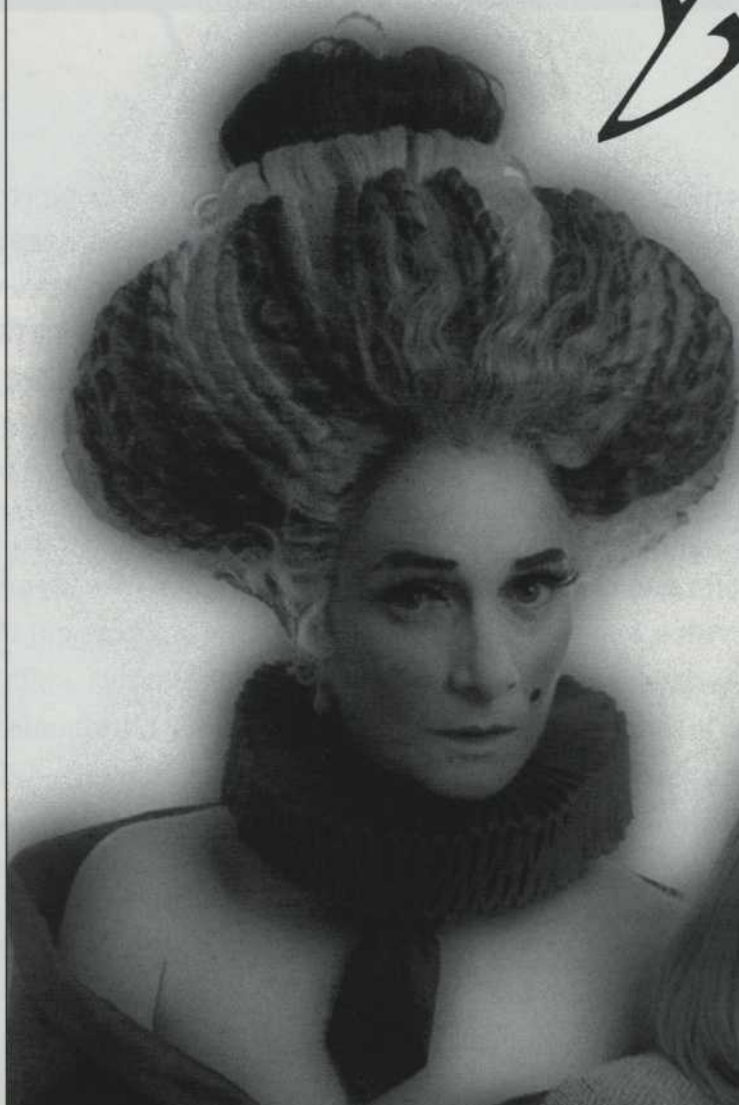




27^e saison

Yvonne,

princesse de Bourgogne



Texte de

WITOLD GOMBROWICZ

Traduction de

**KONSTANTY JELENSKY
et GENEVIÈVE SERREAU**

Mise en scène

d'**ALICE RONFARD**

Assistée de **JEAN BÉLANGER**

du 10 MARS au 4 AVRIL 1998

UNE PRODUCTION DU THÉÂTRE DU TRIDENT

PROGRAMME 148. PARCOURS 15



MOT DE LA DIRECTRICE ARTISTIQUE

Nous venons, Alain Grégoire et moi, de sortir d'une répétition d'*Yvonne, princesse de Bourgogne*, et cela m'a beaucoup plu ! Je suis curieuse de savoir ce qui a poussé mon prédécesseur à programmer cette pièce de Gombrowicz, écrite en 1935, qui frappe par son incroyable actualité et sa pertinence. Que

cherche à dire un directeur artistique à travers le choix d'une pièce ? Où veut-il conduire le public ? À quoi est-on convié avec *Yvonne, princesse de Bourgogne* ? L'œil d'Alain s'éclaire :

«Il y a très longtemps que je suis habité par cette œuvre outrancière de Gombrowicz. Dès mon premier contact avec cette pièce, j'ai été ébloui par sa vision impitoyable du pouvoir et des mécanismes qui régissent les relations entre les humains dans une société de surabondance comme le dirait le prince Philippe : chacun son rôle, sa classe et sa caste. Même si je souhaite encore et toujours le règne de l'harmonie et de l'égalité, je suis bien contraint de constater qu'il existe toujours autour de moi des inégalités bouleversantes et que nous ne sommes pas naturellement altruistes. Alors *Yvonne, princesse de Bourgogne*, cet immense grain de sable dans la mécanique d'une société ou d'une famille qui pourrait être la nôtre, nous aide à ne pas rester insensibles d'abord à nous-mêmes.»

Bonne soirée au Palais, chers sujets !

Marie-Thérèse Fortin
Marie-Thérèse Fortin

Sommaire

- p. 2 Mot de la directrice artistique
- p. 3 Mot de la metteure en scène
- pp. 5 et 7 Énigme Witold Gombrowicz
- pp. 8-9 Distribution, équipes de création et de production
- pp. 10-11 Entrevue avec Alice Ronfrard
- pp. 12-13 Photos en répétition
- pp. 14-15 Ça et là

MOT DE LA METTEUR EN SCÈNE



«Lorsque j'ai relu ce texte-là parce qu'Alain Grégoire me l'avait demandé, j'étais convaincue qu'il avait une force. Je ne savais pas laquelle exactement, mais ce n'était pas ce que je lisais. [...]

Gombrowicz est un auteur marginal. [...] J'aime son esprit cynique. [...]

Il manifeste un certain plaisir à explorer les zones grises de l'inconscient. [...]

Cette pièce révèle les jeux du pouvoir, la stupidité de toutes les grandes machines, politiques, économiques, culturelles...

Ça parle aussi de la domination de l'homme sur la femme, de la vie du couple, de l'égoïsme profond et total de l'être humain. [...]

Il n'y a aucune pureté dans ces personnages. [...]

C'est un monde fascinant, cruel, où il n'y a pas de respiration ni de tendresse. [...]

C'est une mise à nu de la société. [...]

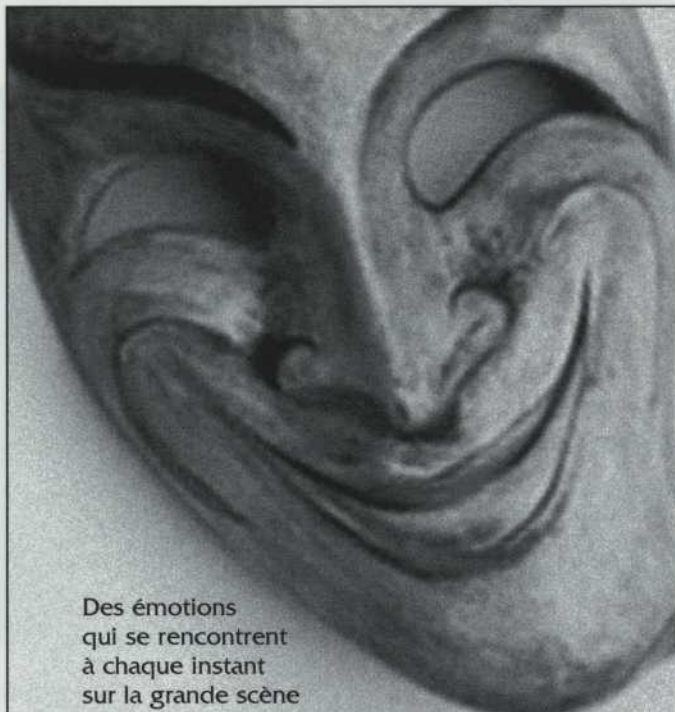
On regarde ces personnages et on rit, mais en même temps on rit de nous. Peut-être qu'Yvonne c'est juste ça, une espèce de pureté qui pénètre à l'intérieur, elle n'est pas encore codée, formée, forgée. C'est ce qui les bouleverse, qui les renvoie à ce qu'ils sont devenus. [...]

Si on prend le spectacle au premier degré, on va peut-être être agressif, tandis que si on le prend à un autre niveau, on va rire de nous, et c'est bon rire de nous. Faut rire de nous!» (Extraits de l'entrevue en pages 10 et 11)


Alice Ronfard



Alice Ronfard a créé des spectacles puissants et nuancés qui lui ont valu plusieurs récompenses, dont le prix Gascon-Roux pour *Cyrano de Bergerac* d'Edmond Rostand produit par le TNM et le CNA en 1995, le prix de la NCT pour *Comme il vous plaira* de Shakespeare en 1994, le prix de la Critique pour la meilleure mise en scène du texte *L'Annonce faite à Marie* de Claudel en 1989 et le prix du CACUM pour *La Tempête* de Shakespeare en 1988. On lui doit aussi, toujours à l'Espace Go, les mises en scène de *Dans la solitude des champs de coton* en 1991 et *Quai Ouest* en 1997 de Bernard-Marie Koltès, auteur qu'elle a contribué à faire connaître au Québec. Depuis 1994, elle est adjointe à la direction artistique de la section française en interprétation de l'École nationale de théâtre du Canada.



Des émotions
qui se rencontrent
à chaque instant
sur la grande scène
du monde.



Bell Mobilité™



Chef de file
en Amérique
du Nord dans
la fabrication
de bottes
d'hiver en cuir.
**Chaussures
Régence** de
Charlesbourg
est le fier
manufacturier
des marques

**Collège,
Blondo et
Faber**



La *Qualité* à vos pieds...





www.regenc.com

*L'autobus transporte
beaucoup de gens...
... mais il peut aussi
transporter votre
publicité!*

**LES PANOBUS...
UNE BONNE IDÉE!**



**Denys Durocher
525-5253**



deux pour un
le jeudi aux théâtres

Offert par les compagnies membres de
Théâtres Associés

Montréal

Compagnie Jean Duceppe (514) 842-2112
Espace GQ (514) 845-4890
Nouvelle Compagnie théâtrale (514) 253-8974
Théâtre d'Aujourd'hui (514) 282-3900
Théâtre de la Manufacture La Licorne (514) 523-2246
Théâtre de Quat'Sous (514) 845-7277
Théâtre du Nouveau Monde (514) 866-8667
Théâtre du Rideau Vert (514) 844-1793

Québec

Théâtre du Trident (418) 643-8131

Ottawa

Centre national des Arts (613) 947-7000, poste 280

Valable sur le prix régulier. Au guichet du
théâtre à compter de 19h le soir même. Argent
comptant seulement. Billets en nombre limité.
Aucune réservation acceptée. Certaines
restrictions s'appliquent.



Witold Gombrowicz en 1928

ÉN GME

Witold Gombrowicz

Prononcer VI-told gom-BROH-vitch

Qui est l'auteur de cette comédie, de cette parodie shakespearienne aux accents insolites ?

Qui est Witold Gombrowicz, ce contestataire dans l'âme, cet intellectuel «formellement» anarchiste ? Reprenons depuis le début.

Witold Gombrowicz est né dans le sud de la Pologne en 1904. Deux ans plus tard, il suit ses parents qui s'installent sur le domaine du grand-père maternel, Ignace Kotkowski, où il vécut une enfance heureuse parmi les nobles et les valets. Son père, Jan-Onufry, et sa mère, Antonina, appartiennent à des familles traditionnellement propriétaires terriens de religion catholique. Jan-Onufry Gombrowicz, bel homme «racé», licencié en droit, possédait lui aussi quelques terres en plus de présider un syndicat industriel. Exaltée, naïve et lucide à la fois, sa mère, quant à elle, composait tout un personnage théâtral. Son influence sera déterminante dans la formation de l'imaginaire du jeune Witold. «Ma mère se distinguait par un tempérament extraordinairement vif et une imagination fertile. [...] Parlant parfaitement le français, possédant toutes sortes de connaissances, celles qui composaient l'éducation d'une demoiselle de la noblesse, et animée de principes moraux inébranlables.»¹

Entraîné par ses frères aînés, Witold apprit très jeune les règles perverses d'un jeu qui consistait à contredire systématiquement tout ce que sa mère disait : «Il suffisait que ma mère remarquât en passant qu'il pleuvait et une force très puissante me contraignait immédiatement à constater avec un étonnement étudié, comme si je venais d'entendre la plus grande absurdité : «Comment ! Mais qu'est-ce que tu racontes ? Le soleil brille !» Je pense que cet entraînement précoce au mensonge flagrant, à l'absurdité manifeste, m'a beaucoup servi des années plus tard, lorsque j'ai commencé à écrire. [...] Notre maison se mit peu à peu à ressembler à une maison de fous.»²

Le malin plaisir de tout contredire amène le jeune Gombrowicz à questionner la structure sociale de sa société, à critiquer la classe des «nobles» dont il fait partie. «C'est à l'âge de dix ans à peu près que j'ai découvert quelque chose d'abominable : à savoir que nous, les «seigneurs», étions un phénomène complètement grotesque et absurde, stupide, douloureusement comique et même répugnant. Cette révélation est restée pour toujours dans ma mémoire et s'est exprimée plus tard

dans mon art — sous la forme d'une satire dirigée contre la seigneurie, la supériorité, la maturité.»³ Les sens de la hiérarchie, des convenances et du savoir-vivre seront parmi les cibles préférées de ses nombreux sarcasmes. Entre autres, il se plaisait à affirmer que la caractéristique fondamentale de l'aristocratie consistait à avoir du prestige même en étant bête, laide et vulgaire.

La Pologne a été durement touchée sur tous les fronts lors de la Première Guerre mondiale. Témoin des combats, des passages et des retraites de troupes, Witold Gombrowicz deviendra pacifiste convaincu et antimilitariste. Malgré ces prises de conscience, Witold Gombrowicz vécut une jeunesse délicieusement oisive. «Qu'est-ce qui remplissait mon existence ? Je jouais passionnément au tennis, un peu aux échecs, je lisais beaucoup, je bavardais avec des amis... Quelle paresse !»⁴ Puis vint, à dix-sept ans, l'examen du bac : «Je me trouvais dans une situation un peu ennuyeuse car depuis plusieurs années je n'avais pas mis le nez dans un manuel. Conséquent de ma fainéantise, je décidai de ne rien faire, d'autant plus qu'il n'y avait à vrai dire plus rien à faire, sinon s'abandonner à la protection du Très-Haut. [...] Ma dissertation en polonais me valut une très bonne note avec une mention. Même chose pour le devoir en français, une langue que je parlais pas mal à la maison. Le jury en resta bouche bée et décida d'envoyer mes copies au ministère, qui prononça un verdict favorable : je fus reçu au baccalauréat.»⁵

Il s'inscrit ensuite, comme son père, à la faculté de droit de l'Université de Varsovie, «non que le droit m'intéressât, mais afin de pouvoir continuer à soutirer de l'argent à mon père.»⁶

Au début des années trente, Gombrowicz réussit à se dénicher un travail à la cour de justice. Ce travail le satisfaisait puisque cela lui laissait du temps pour ses activités littéraires : «J'étais devenu si habile à rédiger les procès-verbaux que même pendant les moments les plus tendus d'un procès, j'arrivais à griffonner discrètement quelques petites choses. [...] Le tribunal était comme un théâtre permanent qui me révélait, à travers plusieurs versions, le drame du monde intérieur.»⁷

suite à la page 7...



¹ Gombrowicz, *Moi et mon double*, Quarto, Gallimard, 1996, p. 14

² *Ibid.*, pp. 16-17

³ *Ibid.*, p. 21

⁴ *Ibid.*, p. 42

⁵ *Ibid.*, pp. 39-40

⁶ Dominique de Roux, *Gombrowicz*, Christian Bourgois, 1971, p. 53

⁷ Gombrowicz, *Moi et mon double*, Quarto, Gallimard, 1996, p. 55



*La communication
prend bien des formes*



... Suite de la page 5

Tout en poursuivant son stage judiciaire, Witold Gombrowicz commençait à s'immiscer peu à peu dans le petit monde artistique de Varsovie. «Chaque soir aux environs de neuf heures, je me rendais au café, le *Ziemianska*. Je m'asseyais à une table, je commandais «un petit noir» et j'attendais que se rassemble le cercle de mes compagnons de café. [...] Mon comportement au café *Ziemianska* était empreint d'une désinvolture qui témoignait visiblement que je n'avais pas besoin de «gagner ma vie par ma plume», ni de faire avancer avec une hâte trop fébrile ma carrière d'écrivain. [...] J'avoue, en rougissant modestement mais aussi avec un orgueil justifié, que je ne tardai pas à acquérir un prestige considérable au *Ziemianska* et que ma table fut bientôt fréquentée par un assez grand nombre de supporters qui y prenaient place dès avant mon arrivée — mes boutades, mes mines, mes diction, ma dialectique, mes envolées lyriques, mes énoncés en matière de philosophie ou de psychologie, mes déclarations artistiques, mes attaques fracassantes ou mes provocations sournoises, tout cela électrisait mes auditeurs. [...] Je n'idolâtrai pas la poésie, je n'étais pas excessivement progressiste ni moderne, je n'étais pas un intellectuel typique, je n'étais ni nationaliste, ni catholique, ni communiste, ni un homme de droite, je ne vénais ni la science, ni l'art, ni Marx — qui étais-je donc ? Le plus souvent, j'étais simplement la négation de tout ce qu'affirmait mon interlocuteur, terrorisé, qui mettait de nombreuses séances à se rendre compte que je discutais pour l'aspect sportif et divertissant de la chose, et aussi par curiosité, afin d'expérimenter à tout hasard le contraire de chaque thèse... Je suppose que j'ai dû proférer au *Ziemianska* un nombre astronomique de balivernes, de non-sens et de crétineries, et pourtant à travers toutes ces folies transparaisaient mon bon sens naturel et cette lucidité, ce réalisme toujours en éveil chez moi.»⁸

En 1934, à trente ans, il abandonne définitivement les études de droit mises en veilleuse depuis quelques années déjà. C'est à ce moment qu'il commence à écrire sa première pièce, *Yvonne, princesse de Bourgogne*, et deux nouvelles, *Philifor* et *Philimor*, qui feront ensuite partie de *Ferdydurke*, son premier véritable roman. La pièce, comme les œuvres qui vont suivre, est composée de nombreux éléments autobiographiques : famille (parents, fils), lieux physiques, événements et situations authentiques déformés. Analyser *Yvonne*...

sonder l'épaisseur de ses couches successives de significations n'est pas une chose aisée. On devine une critique sévère de la noblesse et de sa structure hiérarchisée qui fut le cadre familial du jeune Witold. Mais malgré ces références à des situations authentiques, vécues par l'écrivain, la pièce ne renvoie à aucune réalité précise autre que celle qui se crée au fur et à mesure que le drame se déroule.

L'année suivante, son père meurt d'un arrêt du cœur ; son héritage lui permettra de vivre sans souci financier pendant quelques saisons. Sa pièce *Yvonne*... sera publiée la même année dans la revue *Skamander*, mais ne sera pas remarquée par la critique ni jouée au théâtre avant l'année 1957.

Le 1^{er} août 1939, invité par la ligne de navigation polonaise à participer au voyage inaugural du bateau *Chrobry*, Witold Gombrowicz part pour Buenos Aires. La Seconde Guerre mondiale éclate en Pologne la semaine suivante. Son séjour en Argentine se prolongera jusqu'en mai 1963. Cette guerre fut pour lui, après coup, une sorte de cadeau du destin. «La guerre m'a plongé dans les flots déchaînés qui n'étaient que fracas, vertiges, instants sans lendemain, presque jusqu'au néant. Seul. Libéré. Perdu.»⁹ Ce fut une occasion de revivre une seconde et véritable jeunesse : tremper dans l'infériorité, flirter à volonté avec l'immaturation, adorer la beauté sauvage, sensuelle, rude des jeunes hommes des bas quartiers de Buenos Aires. Pendant les sept premières années de sa vie argentine, Gombrowicz mène une vie de bohème. Il n'a aucun emploi stable et ne s'en préoccupe même pas. Malgré la solitude, l'anonymat presque complet et la misère, il se sent comme en vacances : «Ma pauvreté était une jouissance, ma chute un envol.»¹⁰ À la fin de la guerre, Gombrowicz refuse de retourner en Pologne où le mouvement communiste et son autoritarisme intellectuel envers les artistes sévit ouvertement. Il écrira en Argentine la majeure partie de son œuvre littéraire. En 1964, un an après son retour en Europe, il rencontre une jeune Québécoise du nom de Rita Labrosse. C'est en sa compagnie qu'il vivra les dernières années de sa vie, souffrant de plus en plus d'asthme. Cette maladie l'obligera à limiter progressivement ses activités. Ce n'est que peu de temps avant sa mort en 1969 que Witold Gombrowicz commence à obtenir une certaine forme de reconnaissance internationale pour l'ensemble de sa production littéraire...

Yannick Legault



Witold et Rita Gombrowicz en 1967

⁸ *Ibid.*, pp. 56-60

⁹ Dominique de Roux, *Entretiens avec Witold Gombrowicz*, P. Belfond, 1977, p. 105

¹⁰ *Ibid.*, p. 106

Distribution

Le Roi

Jack Robitaille

Ça commence par un regard.
Celui qu'Yvonne pose sur nous. Troublant
parce qu'énigmatique. Et chargé du sens que
chacun de nous lui donne, chargé de nos
péchés, de nos peurs, de notre haine cachée.
Puis, il y a le regard de chaque être qui peuple
le palais de ce royaume de pacotille.
Un regard dérangé par la petite vérité
innocente d'Yvonne.

Et ce soir, il y aura votre regard.

Le Chambellan

Denis Lamontagne

Yvonne, un cil qui se loge dans l'œil royal.
Au début, ça chatouille, puis ça irrite pour finir
par exaspérer jusqu'à l'indécence
délirante !!!

La Reine

Lise Castonguay

Il y a entre cette reine et moi des rêves souples et rimés
à sonder, à trouver, à onduler. Beau défi d'actrice que cet
abîme où elle s'écrase, au fond duquel je la reçois.
Hilarante reine corsetée; douloureuse reine démasquée.
Impitoyable royaume. Au fond de moi couve un son,
à la frontière du rire et du frisson horrifié.

Prince Philippe

Jacques Laroche

Dans cet univers absurde, drôle et tragique,
on entre un peu comme dans une spirale,
un cercle fou. Et on ne sait pas où tout ça va
se terminer. N'est-ce pas excitant?
Bonne soirée.

Yvonne

Évelyne Rompré

Et s'il existait une beauté qui fait peur?
Transparente comme une musique, silencieuse comme une ombre?
Une beauté qu'on ne voit pas, celle qui va nu-pieds et qui nous
regarde jusqu'à l'âme, mais dans laquelle on se reconnaît...

Équipe de création

LA DURÉE DU SPECTACLE
EST D'ENVIRON 2 H 50,
ENTRACTE INCLUS.

À la sortie du spectacle,
nous vous invitons, en guise
d'appréciation, à déposer la partie
restante de votre billet dans les
boîtes prévues à cet effet.

MISE EN SCÈNE :	Alice Ronfard
ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE :	Jean Bélanger
DÉCOR ET ACCESSOIRES :	Christian Fontaine
COSTUMES :	Marie-Chantale Vaillancourt
ÉCLAIRAGES :	Éric Champoux
MUSIQUE :	Michel Smith
MAQUILLAGES :	Florence Cornet
RÉGIE :	John Applin

Équipe de production

DIRECTION DE PRODUCTION :

Louis Léveillé

DIRECTION TECHNIQUE :

Pierre Gagné

RÉALISATION DU DÉCOR :

Les Conceptions Visuelles

Jean-Marc Cyr inc. sous la supervision de :

Jean-Marc Cyr assisté de : Jean-Claude Dionne, Isabel Picard et Elsa Blanchette

BROSSAGE DU DÉCOR :

Claudie Gagnon
et Christian Fontaine

ASSISTANCE AUX COSTUMES :

Lucie Larose

CONFECTION DES COSTUMES :

COÛPE : Par Apparat
Janie Gagnon

COUTURE : Carole Néron
Patrice Robitaille
Isabel Poulin

PERRUQUES :

Cybèle Perruques

COIFFURES :

Alexandre Drolet

STAGIAIRE À LA MISE EN SCÈNE :

Louis Lemieux

CONCEPTION GRAPHIQUE DU PROGRAMME :

LAROCHELLE ET ASSOCIÉS

RÉALISATION DU PROGRAMME :

Yannick Legault

PHOTOGRAPHIES EN RÉPÉTITION :

Louise Leblanc

RELATIONS DE PRESSE :

Danielle Bédard

MONTAGE ET REPRÉSENTATIONS DU SPECTACLE :

IATSE

CHEF MACHINISTE :

Jean Bussières

MACHINISTE :

Jean Pelletier

CHEF ÉCLAIRAGISTE :

Gérard St-Laurent

CHEF SONORISATEUR :

Serge Gingras

CHEF ACCESSOIRISTE :

Patrick Garant

CHEF HABILLEUSE :

Reine-Aimée Pelletier

Cyrille

Jean-Sébastien Ouellette
Jusqu'ou peut aller l'amitié ?
Quand les couronnes sont des
dents sur la tête ?
Quand la règle établie
comporte une exception ?

Cyprien Patric' Saucier

Les fantômes existent...
Ils vivent dans nos peurs de l'inconnu.
Pour tuer ses fantômes, on tue parfois des humains
qui deviennent ces fantômes;
et qui, dès lors, existent.
La parfaite quadrature du cercle.

Isabelle

Marie-Josée Bastien
Abandon du cœur pour mieux
soumettre son âme.

Tante et Dame Erika Gagnon

Yvonne, la pure, provoque chez les autres un effet miroir.
On se contemple en elle, sa pureté met en relief notre reflet.
L'image est déformée, hideuse; instantanément le désir
de détruire cette image devient une obsession.
Comment y parvenir sans casser le miroir...

Tante et Dame Andrée Vachon

Yvonne, un miroir cru, une royauté perdant son éclat,
un monde qu'on ne peut ignorer, une «nature» qui tue...
Mais je pourrais aussi vous parler du plaisir... de jouer!

Mendiant, Innocent, Chancelier et Salomon Bertrand Alain

Dans cet univers où les émotions sont
des mécanismes décortiqués et manipulés
au service du pouvoir, la vérité
est quelque part, mais où ?

Valentin Sébastien Hurtubise

C'est fou comment un simple petit pari entre
amis peut dégénérer et bouleverser l'existence
de toute une famille. Quand la raison n'existe
plus, chacun tente de parvenir à ses fins...
Soyez témoin de cette chute dans le vide
et amusez-vous bien.
Bonne soirée!



Photographie : Louise Leblanc

Entrevue

avec **Alice Ronfard**
metteuse en scène du spectacle

**Yvonne,
princesse de Bourgogne**

Vendredi midi, 13 février. Entre deux séances de répétition, je rencontre cette dame de théâtre qui, malgré sa jeunesse, a déjà une très longue relation avec la scène. Elle a touché à tout avant de devenir pleinement metteuse en scène, depuis dix ans maintenant. Je vous la présente donc, cette femme au regard clair, en toute simplicité.

Vous qui n'êtes pas née ici, comment êtes-vous arrivée au Québec?

Je suis venue au Québec pour la première fois au début des années soixante, lorsque mon père a été nommé responsable de la section française de l'École nationale de théâtre pour seconder Jean Gascon. On a vécu un bout de temps ici pour ensuite retourner, nous les enfants, avec ma mère en Europe. Lorsque j'ai décidé de venir faire ma vie ici à dix-sept ans, j'avais toujours eu des liens privilégiés avec le Québec. J'y passais toutes mes vacances d'été et de Noël. J'adorais le Québec. Je dis toujours que je suis née deux fois, une première fois de manière biologique et une seconde fois ici, la naissance de ma personnalité. Ce que je suis maintenant, c'est parce que j'ai vécu ici, et ce sont les gens que j'ai rencontrés qui m'ont mise au monde. Même que j'ai passé plus de temps ici, au Québec, qu'ailleurs. Je suis née en Algérie, j'ai vécu en Autriche, au Portugal, en France, en Grèce... Nous devions même partir pour le Japon lorsque mon père a reçu la proposition d'aller travailler à l'École nationale... Exactement le même emploi que j'occupe présentement. Il y a deux ans, lorsque je me suis retrouvée à mon tour adjointe de la section française en interprétation de l'École, j'ai eu l'impression de boucler une boucle: je fais la même chose que mon père lorsqu'il est arrivé ici, à peu près au même âge.

Quelle est votre formation?

J'ai étudié cinq ans pour obtenir une formation de peintre dont je suis très fière. J'ai aussi un bac en arts plastiques. C'est sûr que ça influence directement mon travail sur le plan du choix des couleurs, de l'espace, des matériaux. Au théâtre, j'ai fait beaucoup de choses. Je suis une autodidacte, dans le sens où je n'ai pas fait d'école. J'ai appris mon métier un peu comme les francs-maçons, c'est-à-dire que j'ai commencé au bas de l'échelle en lavant des planchers et en déchirant des billets. Tranquillement, je suis entrée dans des groupes de création. J'ai d'abord travaillé autour de la création théâtrale comme scénographe, éclairagiste, puis ensuite à l'intérieur, comme comédienne et auteure. La mise en scène est venue en dernier lieu, comme un aboutissement à tout ce travail-là autour et à l'intérieur de la scène, ça en faisait la synthèse.

Racontez-nous comment vous en êtes venue à la mise en scène...

J'y suis arrivée, non pas par vocation, mais parce que je crois que j'étais mûre pour passer à la mise en scène. J'ai toujours été intéressée par la conception d'un spectacle, beaucoup plus que par l'interprétation. Lorsque je travaillais à l'intérieur des spectacles, j'étais davantage préoccupée par le contexte dans lequel je faisais les choses. À la limite, je n'étais pas une bonne comé-

dienne parce que j'étais préoccupée par les objets, la scénographie, mais je ne savais pas que c'était ça. Et à l'époque, à la fin des années quatre-vingt, il n'y avait pratiquement pas de femme metteuse en scène au Québec. J'avais à peine trente ans et ça me paraissait aberrant de prétendre «être metteuse en scène». C'est beaucoup grâce à la complicité de l'Espace Go et de sa directrice artistique Ginette Noiseux, qui a compris quelque chose de moi; elle m'a pratiquement donné carte blanche pour le spectacle *La Tempête*. Sans cette opportunité, je ne sais pas si je serais arrivée si vite à la mise en scène. J'aurais pu errer très longtemps à faire de petites choses et à tourner autour de la création. J'avais déjà touché à la mise en scène avec des groupes expérimentaux, mais ce fut ma première véritable mise en scène avec un texte du répertoire, un budget de production digne de ce nom, des acteurs et deux mois et demi de répétition. J'ai sauté les deux pieds dans le projet et j'ai adoré ça. Ginette Noiseux m'a offert de vivre une deuxième expérience, *L'Annonce faite à Marie* de Claudel. C'est ce spectacle qui m'a vraiment propulsé. Aujourd'hui, je ne pourrais plus être seulement une actrice, je préfère la situation d'observatrice, de conceptrice. Je me rends compte que c'est lorsque je fais de la mise en scène que je suis à mon meilleur. J'aime travailler sur des projets à long terme, longtemps d'avance avec les concepteurs. C'est pour cette raison que je ne fais pas beaucoup de mises en scène, une ou deux par année. J'adore tout ce qui est travail technique, avec les différents concepteurs, avec les machinistes, je me sens très proche de ces personnes puisque j'ai vécu longtemps «autour» de la création. C'est ce qui me permet d'être une metteuse en scène consciente et sensible aux besoins de chacun, puisque j'ai touché à tous les métiers.

Sur le plan de la mise en scène, quelles sont vos références, vos influences ?

Il y a des gens qui ont acquis une certaine maturité au niveau du métier, qui ont aussi une réflexion sur le théâtre que je trouve intéressante, ça me fait du bien de les entendre, ça me «resitue». Peter Brook. J'adore les entrevues avec Patrice Chéreau. J'ai besoin de me nourrir de ça. Mon père, bien sûr, est une influence majeure, on discute souvent du métier ensemble. J'ai d'excellents contacts avec André Brassard à l'École nationale de théâtre. Pour moi, l'École a vraiment été le lieu où j'ai compris des choses sur mon métier, parce que je devais les transmettre. J'ai été obligée de nommer, de raffiner mon rapport avec la scène. Ça m'a amenée à me situer, moi, en tant que metteure en scène. Le système de «production» théâtrale au Québec fait que l'on passe les spectacles les uns après les autres; il vient un moment donné où on perd sa spécificité, où on se perd dans ces discours sur l'art, on ne sait plus ce que l'on doit faire ni pourquoi on le fait. Il faut tenir sa ligne pour soi-même, et l'École m'a beaucoup aidée. Il ne faut pas se définir par rapport aux regards des autres, mais selon sa propre démarche.

Parlons maintenant d'YVONNE, PRINCESSE DE BOURGOGNE, texte que vous avez déjà monté à vos débuts, je crois ?

Oui, avec une troupe semi-professionnelle de Victoriaville. Mon point de vue sur le travail de mise en scène a beaucoup évolué depuis. Je faisais de la mise en scène comme on fait un autre travail à la pige, sans même savoir pourquoi je montais ce spectacle-là. J'étais très physique à l'époque, j'avais suivi des cours de trapèze, de kendo. Maintenant, je suis beaucoup plus près des mots, j'aime pénétrer à l'intérieur du texte. J'aime chercher là où ça paraît simple, j'aime creuser avec les acteurs. Le travail que je fais ici à Québec est complètement différent parce que je suis complètement différente, au niveau de la maturité, de la conscience.

Comment avez-vous abordé Gombrowicz ?

Lorsque j'ai relu ce texte-là parce qu'Alain Grégoire me l'avait demandé, j'étais convaincue qu'il avait une force. Je ne savais pas laquelle exactement, mais ce n'était pas ce que je lisais. C'est un auteur très marginal. J'aime son esprit cynique. Poussé à l'extrême, ça rejoint la phrase de Brecht : «L'Homme est un loup pour l'homme». C'est un monde fascinant, cruel, où il n'y a pas de respiration ni de tendresse. Ce que demande Gombrowicz est intransigeant, il dit des choses dans certaines scènes qui sont, je crois, horribles. On regarde ces personnages et on en rit, mais en même temps on rit de nous. C'est vraiment quelqu'un qui va explorer les zones de l'inconscient. Il n'y a aucune pureté dans ces personnages. Peut-être qu'Yvonne c'est juste ça, une espèce de pureté qui pénètre à l'intérieur; elle n'est pas encore codée, formée, forgée. C'est ce qui les bouleverse, qui les renvoie à ce qu'ils sont devenus.

Sur quels aspects avez-vous concentré votre travail ?

La fable, en tant que telle, est assez «simple»; si on monte ça comme une comédie, il vient un moment où ça tombe à plat. Comme je ne me satisfais jamais d'une lecture en surface, il a fallu trouver une approche différente. Il faut faire appel à son inconscient et à sa propre cruauté pour connaître vraiment ce que questionne Gombrowicz. On ne peut pas y échapper. Je me suis orientée vers le cynisme, la cruauté, sur les rapports de la famille. J'ai dû moi-même me rapprocher de ma propre cruauté comme de mon plaisir dans la cruauté. J'ai dû faire ce parcours, comme les acteurs doivent aussi le faire.

Vous nous parlez du travail de précision dans l'écriture de Gombrowicz...

C'est un scalpel dans toutes les images qu'il appelle, de la dentelle. C'est un texte abstrait dans le sens que les impulsions des personnages ne sont pas portées par les mots, mais par ce qu'il y a en-dessous. C'est ça qui est concret. En général, les mots portent les personnages, dirigent leurs actions, leurs émotions. Ici, les mots ne suffisent pas pour illustrer leur vérité, il y a quelque chose qui continue et qui échappe. Qui échappe aux personnages, qui échappe au metteur en scène, qui échappe à l'acteur. On se retrouve dans une dramaturgie où il y a des vides, et c'est dans ces vides-là qu'il faut comprendre ce que l'on fait, que naît l'espace de vérité des personnages. En général, on peut travailler un texte grammaticalement. Ici, on se retrouve avec des petits riens, des petits mots, et il y a toute une lame de fond à découvrir qui vise très large. C'est une mise à nu de la société, de tout le monde. Notre travail c'est de faire surgir ça ! Cette pièce révèle les jeux du pouvoir, la stupidité de toutes les grandes machines, politiques, économiques, culturelles... Ça parle aussi de la domination de l'homme sur la femme, de la vie du couple, de l'égoïsme profond et total de l'être humain, marqué plus particulièrement chez les hommes, mais les femmes aussi ne sont pas épargnées.

Si vous aviez un conseil à donner aux spectateurs...

Détendez-vous ! Je pense qu'ils doivent avoir de l'humour par rapport à eux. Si on prend le spectacle au premier degré, on va peut-être être agressif, tandis que si on le prend à un autre niveau, on va rire de nous, et c'est bon rire de nous. Faut rire de nous !

Entrevue réalisée par Yannick Legault

Magistrale

*colorée
recherchée
originale
raffinée*

PIAZZETTA 
fine pizza

707, rue Saint-Jean, Québec

1191, av. Cartier, Québec

3100, rue de la Forest, Sainte-Foy

2778, chemin Sainte-Foy, Sainte-Foy

5410, boul. de la Rive-Sud, Lévis

6975, av. Isaac-Bédard, Charlesbourg

9397, boul. de l'Ormière, Neufchâtel, Québec

2700, boul. Laurier, Place Laurier, Sainte-Foy

529-7489

649-8896

650-6655

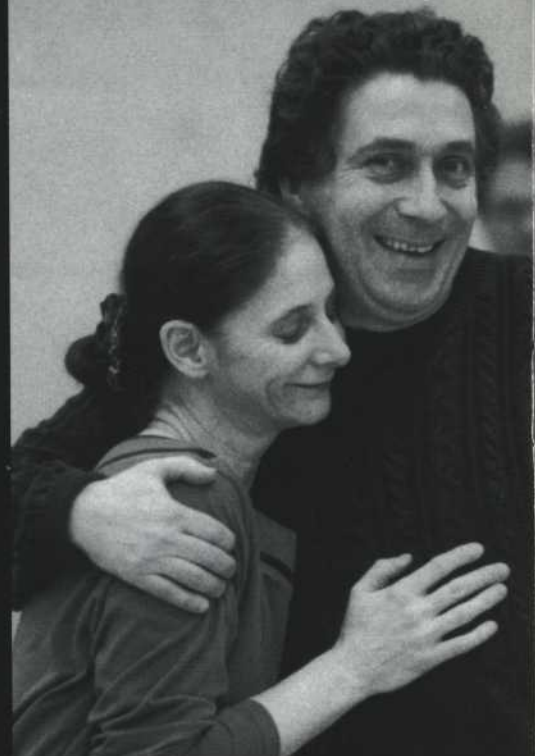
657-1600

835-5545

628-8341

845-4770

650-1126



L A PURETÉ
DES LIGNES
D'AUTREFOIS

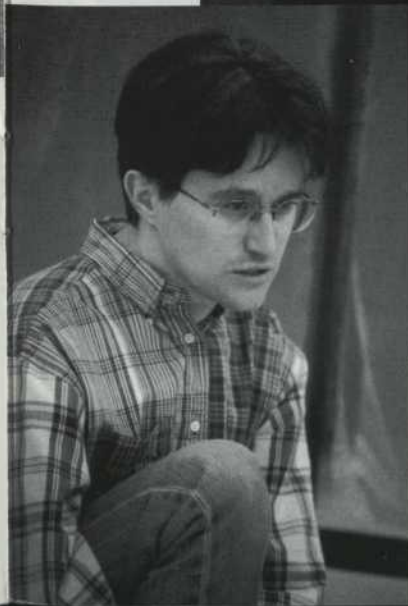
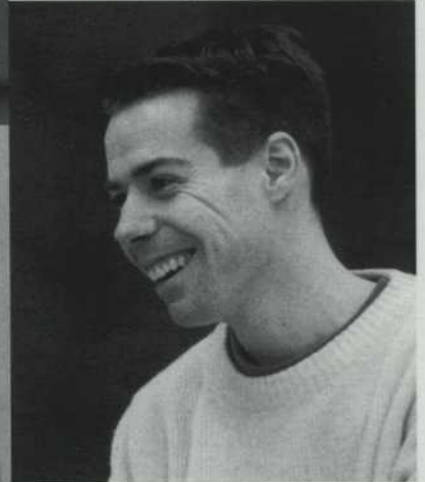
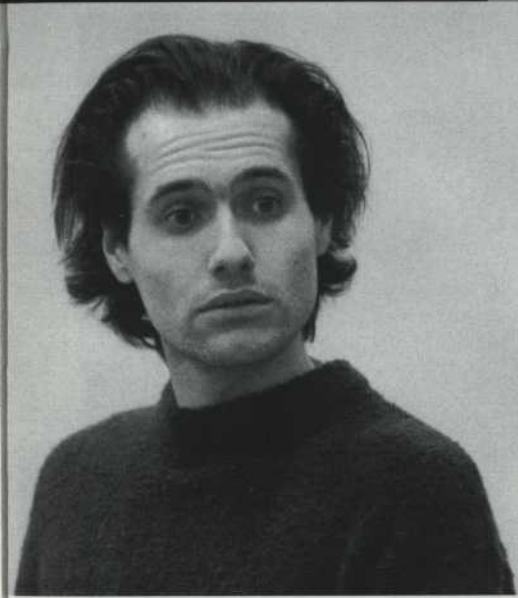


*alliée à la technologie
d'aujourd'hui*



2405, rue Dalton
Sainte-Foy (Québec)
G1P 3S5
(418) 652-1422





PRO THEATRE

ÇÀ et

LÀ

BRILLANTE PERFORMANCE DES MÉCÈNES AU TRIDENT!

Le mardi 10 février 1998, au cours d'une soirée de gala moliéresque qui a attiré 540 spectateurs venus admirer le jeu de leurs collègues et amis-comédiens d'un soir, 20 femmes et hommes d'affaires de la région de Québec ont offert à leur public «conquis d'avance» une performance de théâtre digne d'une première! Après treize semaines de répétitions, le résultat de ce travail acharné a permis d'amasser la somme de 63 500 \$ au profit du Théâtre du Trident.

Comme le veut la tradition dans tout gala qui se respecte, plusieurs prix ont été attribués à la fin de la soirée. C'est ainsi que Rhonda Rioux (*Toinette* dans *Le Malade imaginaire*) et Claude Robitaille (*Harpagon* dans *L'Avare*) se sont vus respectivement décerner les prix de la meilleure comédienne et du meilleur comédien de la soirée, attribués par un jury composé de 20 personnes et présidé par monsieur Rémi Bujold, président sortant du Théâtre du Trident. Les spectateurs se sont également exprimés en décernant à Sylvie Légaré (*Scapin* dans *Les Fourberies de Scapin*) et Jean-Germain Huot (*Argan* dans *Le Malade imaginaire*) les prix du public.

L'association du milieu des affaires de la région de Québec et du Théâtre du Trident se poursuivra sûrement afin de faire de cet événement une autre réussite théâtrale.

À l'an prochain!

(source : Johanne Mongeau)

CONFÉRENCE DE PRESSE IMPORTANTE LE LUNDI 6 AVRIL PROCHAIN

La nouvelle directrice artistique Marie-Thérèse Fortin profitera de cette occasion pour y dévoiler les grandes lignes de la 28^e saison du Théâtre du Trident. En tout cinq spectacles, cinq événements «Lundis Trident», en plus de quelques activités-surprises. Dans une atmosphère ludique et détendue, cette conférence de presse permettra de rencontrer les principaux créateurs à l'œuvre la saison prochaine. Ce sera aussi l'occasion d'entendre quelques extraits des pièces sélectionnées. C'est à surveiller!

LA RACE FRANÇAISE

Le 23 mars prochain, nous présentons en lecture la pièce *La Race française* de Marie-Eve Gagnon. Ce texte, créé par l'auteure à l'École nationale de théâtre le 20 décembre 1995 sous le nom de *Aide-moi à passer la nuit*, raconte à rebours l'histoire d'une tragédie annoncée. Trois personnages, la mère, le père et leur fille, discutent sans s'écouter sur la quête du sens de leur vie; seule leur indifférence les réunit. Avec un humour grinçant, Marie-Eve Gagnon illustre le vide des discours médiatiques et ses répercussions sur la génération montante. Pour cette mise en lecture, l'auteure s'est entourée de Jean-Jacqui Boutet, Marie-Thérèse Fortin et Édith Paquet.

ERRATUM ERRATUM ERRATUM ERRATUM ERRATUM

Je tiens à m'excuser auprès de monsieur Baudelaire de ce que je l'ai confondu avec monsieur Éluard dans la brève citation qui débutait mon petit mot d'*Andromaque*. L'un et l'autre, ayant à ce point ébloui ma tendre jeunesse, se sont trouvés emmêlés dans le même élan qui les rappelait à mon cœur... Mille excuses à vos majestés.

Marie-Thérèse Fortin



L'ÉQUIPE DU MALADE IMAGINAIRE



L'ÉQUIPE DES FOURBERIES DE SCAPIN



L'ÉQUIPE DE L'AVARE



PIERRE LEGENDRE ET RÉMI BUJOLD

Photographies : Louise Leblanc

VOUS AVEZ AIMÉ LES SPECTACLES SOIT PASSIONNÉMENT, SOIT BEAUCOUP, DANS UNE PROPORTION DE :



Notes

97%

La Mort d'un commis voyageur

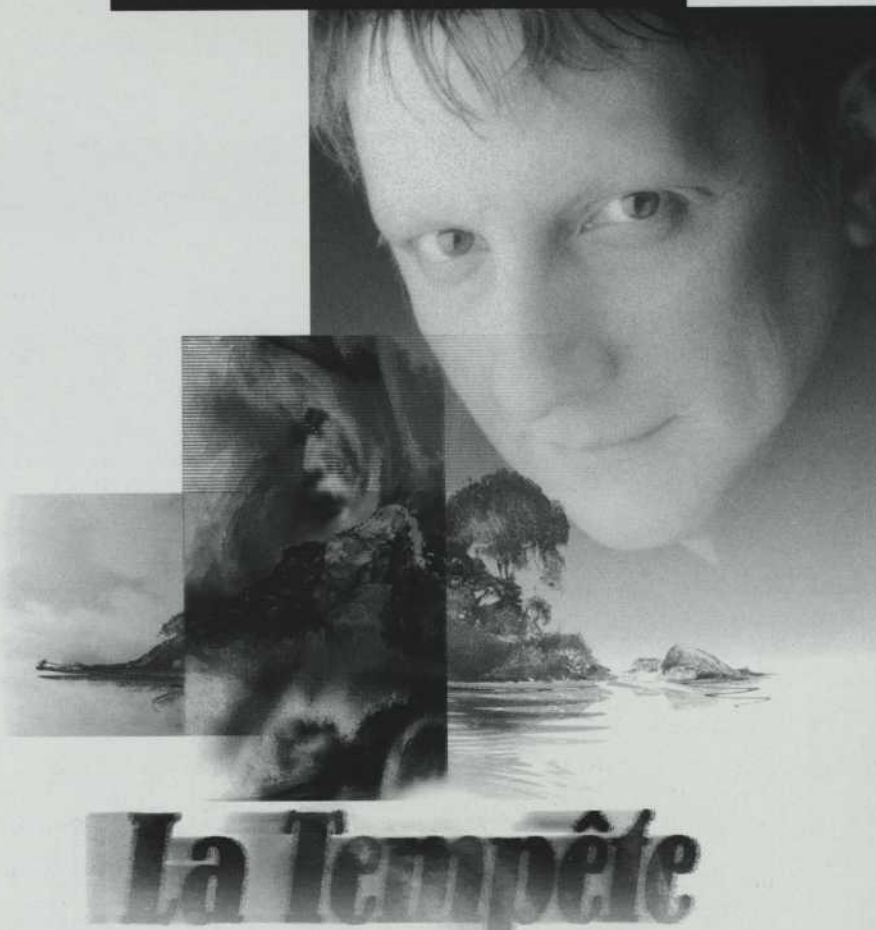
86%

Oublier

87%

Andromaque

PROCHAIN SPECTACLE



La Tempête

de **William Shakespeare**
Traduction de **Normand Chaurette**
Mise en scène de **Robert Lepage**

du **28 avril**
au **23 mai 1998**

Avec:

*Jean-Jacqui Boutet, Pierre-Yves Charbonneau,
Lorraine Côté, Richard Fréchette, Pierre Gauvreau,
Paul Hébert, Jacques Leblanc, Michel Lee,
Francis Martineau, Marco Poulin,
Évelyne Rompré et Réjean Vallée*

Scénographie et éclairages: Moriatsu Atsushi et Robert Lepage
Costumes: Marie-Chantale Vaillancourt Musique: Robert Caux



Le Théâtre
du Trident

Réservations: 643-8131

Le conseil d'administration

PIERRE LEGENDRE	Président
CLAUDE SOUCY	Vice-présidente
FRANCE LACHANCE	Secrétaire
JEAN-FRANÇOIS DROLET	Trésorier
SYLVIE CANTIN	Administratrice
MARIE-THÉRÈSE FORTIN	Administratrice
MATIEU GAUMOND	Administrateur
LINDA LAVOIE	Administratrice
JACQUES LEBLANC	Administrateur
GEORGES LECLERC	Administrateur

L'équipe du Théâtre du Trident

MARIE-THÉRÈSE FORTIN	Directrice artistique
ALAIN GRÉGOIRE	Conseiller dramaturgique
FRANCE LACHANCE	Directrice de l'administration
LOUIS LÉVEILLÉ	Directeur de production
DANIELLE BÉDARD	Communications - marketing
YANNICK LEGAULT	Adjoint artistique
CÉLINE THIBAUT	Adjointe administrative
THÉRÈSE MARTEL	Secrétaire
MARIE-EVE GAGNON	Auteure en résidence
JOHANNE MONGEAU	Coordonnatrice de l'activité bénéfice
M ^{re} CLÉMENT SAMSON	Conseiller juridique
PORLIER THIVIERGE INC.	Recherche et développement de commandites

Pour nous rejoindre

THÉÂTRE DU TRIDENT
269, boul. René-Lévesque Est
Québec (Québec)
G1R 2B3
Téléphone: (418) 643-5873
Télécopieur: (418) 646-5451
Site internet: <http://www3.sympatico.ca/trident>

Les partenaires du Trident

Le Théâtre du Trident bénéficie d'un soutien financier de ses associés et des commanditaires suivants:

ALCAN, BELL CANADA, BELL MOBILITÉ, CHAUSSURES RÉGENCE,
DONOHUE, LA FÉDÉRATION DES CAISSES POPULAIRES DESJARDINS DE
QUÉBEC, HÔTEL CLASSIQUE, HYDRO-QUÉBEC, ICOTECH, MÉTRO MÉDIA
PLUS, MLLA, NETTOYEURS DE LA CAPITALE, PRÉMOULÉ ET XERON.

Le Théâtre du Trident est subventionné par:



CONSEIL
DES ARTS ET DES LETTRES
DU QUÉBEC



LE CONSEIL DES ARTS
DE LA CAPITALE
1000, 1000, 1000
1000, 1000, 1000



1952
CORPORATION
de la ville de
québec

Le Théâtre du Trident est membre de Théâtres Associés inc. (T.A.I.)

Dépôt légal:
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec

LES CAISSES POPULAIRES DESJARDINS

et **LA CULTURE**



L'énergie créatrice, une ressource précieuse pour notre culture et pour toute notre société.

Par leur appui aux activités culturelles du milieu, vos caisses populaires Desjardins désirent contribuer à mettre en valeur les talents, encourager la relève et favoriser ainsi l'enrichissement de notre patrimoine collectif.

Une contribution au développement de notre milieu



Les caisses populaires
Desjardins

PRO THETRI 1998.03.10x



Desjardins pour s'aider soi-même